THÉODORE DE BANVILLE 1823–1891

À Charles Asselineau

Vainement tu lui fais affront,
Votre brouille m'amuse,
Car je reconnais sur ton front
Le baiser de la Muse.

Tout est fini, si tu le veux ;
Mais que le vent les bouge,
Vite on le voit sous tes cheveux,
La place est encor rouge.

Tu fuis le bois des lauriers verts
Et la troupe des cygnes,
Et, pour mieux laisser l'art des vers
A des chanteurs plus dignes,

Tu ne t'égares plus jamais
Sous la lune blafarde.
La modestie est bonne, mais
Cette fois prends-y garde !

Par ces scrupules obligeants,
Trop souvent on condamne
La fée amoureuse à des gens
Coiffés de têtes d'âne.

Firdusi ne vit plus à Thus !
Toutes les nuits un ange
Vient baiser les fleurs de lotus
Aux bords sacrés du Gange ;

L'hyacinthe frissonne encor
Dans les clairières lisses ;
Toujours, faisant du soleil d'or
Les plus chères délices,

La rose à sa douce senteur
Enivre Polymnie,
Mais je connais plus d'un auteur
Qui n'a pas de génie !

Viens ! ne laisse pas galamment
Notre gentille escrime
Aux sots, privés également
De raison et de rime.

Au moins, reprends notre lien
Pour une année entière !
Et d'ailleurs, ami, tu peux bien
Chez le vieux Furetière

Errer comme en un Sahara ;
Acheter et revendre
Des bouquins ; Érato saura
Toujours où te reprendre !

Au mois où s'ouvrent les boutons,
Tous ceux qui l'ont aimée
Reviennent comme des moutons
Sur sa trace charmée.

Or, justement, pris à l'attrait
De mes rimes prolixes,
J'entends errer dans la forêt
Les elfes et les nixes ;

Et, dans le parc où nous songeons,
La sève, dont la force
Croît, gonfle déjà les bourgeons
Prêts à rompre l'écorce.